

Une grande vague et puis, plus rien. Sans que l'on ait vraiment vu venir, au seuil du printemps, la vague du Covid-19 s'est abattue : vague douloureuse de malades et de décès, vague anxigène d'infos, d'intox et de polémiques, vague persistante de la catastrophe sociale et économique, hélas, encore à venir. La vague s'est abattue sur nous et, soudain, plus rien (ou presque). Du jour au lendemain, en ce 17 mars 2020 : plus de vie sociale, plus de vie communautaire, plus de vie liturgique. Sonnés par cette lame de fond du confinement, nous avons réagi diversement : la tristesse et le deuil pour ceux qui ont perdu un proche, l'appréhension et la vigilance pour les personnes fragiles et vulnérables, la pression et l'ardeur pour les soignants mobilisés et tous les actifs qui nous permis de vivre pendant ces deux mois, l'incertitude pour les entrepreneurs et les salariés dont le travail est directement menacé par le brutal arrêt de l'économie et, il faut le dire aussi, pour tous ceux qui étaient moins touchés, un sentiment presque inavouable de vivre un confinement, somme toute, agréable, malgré les restrictions : un temps plus doux, plus serein, débarrassé des courses, des urgences, de la tyrannie de la montre et des horaires.

Quoi qu'il en soit, quelle que soit la façon dont nous avons vécu ces deux mois de confinement, ils demeurent – si nous regardons maintenant en arrière vers le premier semestre de l'année – un temps presque irréel. Comment est-on passé ainsi, si vite, de la vie normale à la vie confinée et, maintenant, de la vie confinée à cette vie encore balbutiante où le lent et progressif retour à la normale se fraie un chemin dans une forêt de prescriptions et d'interdictions, de masques et de gel hydro alcoolique. Il y a de quoi avoir le tournis ! Comme le baigneur, sonné par la vague, sort la tête de l'eau un peu hagard sans trop savoir où il est, puis regagne sa serviette d'un pas mal assuré, nous reprenons aussi à tâtons le chemin de notre vie, constellé encore de nombreuses incertitudes...et, en même temps, ensoleillé de la joie de reprendre petit à petit le cours de notre quotidien : comme cette Messe dominicale qui, ce matin, me remplit le cœur !

Le retour à la vie normale : voilà donc vers quoi nous marchons, encore un peu sonnés par la vague, d'un pas prudent mais décidé. « Le retour à la vie normale »...est-ce que cela, toutefois, a un sens lorsqu'il s'agit de la vie chrétienne ? Y a-t-il vraiment une « vie chrétienne normale » ? Les circonstances actuelles nous invitent, de fait, à nous poser la question...Est-il pertinent de parler d'une « vie chrétienne **normale** » ? Oui et non. Commençons, si vous le voulez bien, par le non.

Si « normal » veut dire « banal », alors il faut le clamer haut et fort : il n’y a pas de vie chrétienne normale. Car il ne sera jamais banal d’être « enfant de Dieu ». Il ne sera jamais banal que le Fils de Dieu, lui-même, soit venu sur terre et qu’il ait donné sa vie pour nous. Il ne sera jamais banal que Dieu nous aime d’un amour infini. Notre vie chrétienne n’est pas une activité « normale » qui reprendrait sa place exigüe, entre le travail et les loisirs, entre la frénésie des courses et le délasserement du week-end. Notre vie chrétienne est en grand danger si elle se réduit à ces deux heures du dimanche que nous concédons à Dieu, comme deux piécettes déposées dans la casquette du mendiant. J’espère de tout cœur que ce temps de confinement, avec ses bouleversements, comme avec ses calmes et ses recueils, vous aura permis de vous arrêter pour prier, pour méditer, pour vous rendre compte combien il est vain de toujours courir après le vent du monde, alors que le Bon Dieu vous attend pour vous aimer et vous sauver. Si nous voulons bien nous écarter de la porte de votre cœur et le laisser entrer. Il n’est jamais banal d’être ainsi en contact avec la Miséricorde, d’adorer et se laisser prendre en pitié - et, de ce point de vue, il n’y aura jamais – Dieu nous en préserve – de vie chrétienne « normale ».

En revanche, si « normale » signifie « conforme à une norme », alors nous pouvons dire qu’il y a, d’une certaine façon, une vie chrétienne « normale », au sens où elle suit les normes données par Dieu dans la Parole biblique ou par l’Eglise dans l’enseignement qui explicite et confirme cette Parole divine. Ces normes ne viennent pas contraindre et étouffer notre relation d’amitié avec le Seigneur ; elles viennent plutôt la protéger et lui permettre de croître. Comme la grammaire, avec ses règles foisonnantes et parfois rébarbatives, n’est pas destinée à nous empêcher de parler, mais bien plutôt nous permettre de nous exprimer dans une langue commune, de nous comprendre et d’échanger. Parmi ses normes, l’une retiendra mon attention à la fin de cette homélie : la Messe dominicale. Pendant plus de deux mois, vous avez été privés de la possibilité de pouvoir vivre « en vrai » le saint Sacrifice de la Messe. La suspension du culte public obéissait à une loi générale et de prudence sanitaire qui n’était pas injuste et demandait donc notre assentiment. Nombre d’entre vous, dans ce grand vide liturgique, se sont battus, ont fait de grands efforts pour trouver des oasis au milieu du désert : pour vivre coûte que coûte la sainte Messe, dans la lecture du Missel, grâce à la télévision ou Internet. Je les en félicite ! D’autres, malheureusement, se sont, à l’opposé, attiédis : décrochés de leur rythme dominical, ils ont laissé s’éteindre en eux la ferveur et le sens de la prière. A tous, je dis

maintenant : réjouissons-nous de la reprise de la Messe ! Allons dire autour de nous que les églises résonnent de nouveau des chants et des prières !

Et surtout ne sortons pas de ce confinement en relativisant l'importance de la Messe dominicale. Ne nous disons pas : « Oh, si les évêques l'ont suspendue pendant deux mois, cela ne devait pas être si important ! », « Oh, finalement, la Messe sur Internet, c'est plus pratique ! », « Oh, après tout, on vit très bien sans la Messe ! ». C'est vrai, on s'habitue tout : même au péché, même au mal, même à la mort - même à la mise à l'écart de Dieu dans notre vie. Est-ce un bien ? J'en doute fort. A circonstances et injonctions exceptionnelles, il y a eu mesures exceptionnelles. Mais, redites-le fort et clair autour de vous : en temps normal, la Messe dominicale à l'église reste la norme. Non une norme oppressive mais une norme sérieuse (qui ne la respecte pas commet un péché grave) et surtout une norme chérie, une norme joyeuse, une norme bénie car elle nous donne de vivre cette rencontre avec le Sauveur qui, elle, n'aura jamais rien de normal ou de banal. Car elle change notre vie et nous donne le bonheur. Après la vague. Ainsi soit-il.